

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent. VICTOR HUGO.

LE PAYS

Fût-on cent millions d'esclaves, je suis libre. VICTOR HUGO.

9ième Année — No 43

Rédacteur en chef: Arsène Bessette

Cinq Sous le Numéro

Devant la souffrance et devant la mort

Notre point faible

Une terrible épidémie. — Nos sympathies aux victimes. — Solidarité et fraternité. — Ceux qui ne désarment pas. — Aux âges de ténèbres et d'ignorance. — Pas d'effet sans cause. — Livrés à nos propres ressources. — La fermeture des églises. — La prière et la science. — Les religieuses nous donnent raison. — L'une et l'autre guère. — Les médecins et les soldats. — Preuves qu'il ne s'agit pas de châtements. — Cette bonne souffrance. — Ceux qui existent en dehors de l'humanité. — La grande famille humaine.

Dans la terrible épreuve que les populations de nos villes et de nos campagnes traversent, déçimées par cette redoutable épidémie de grippe qui a passé les mers pour venir s'abattre soudainement sur notre continent, toutes nos sympathies vont aux victimes, quelles qu'elles soient, tout notre intérêt se porte vers les familles affligées, sans faire de distinction entre les unes et les autres, sans nous demander si les unes ont plus mérité que les autres de souffrir et de mourir.

en affirmant notre foi dans les moyens naturels perfectionnés par le génie humain. Les religieuses qui se dévouent à l'heure actuelle, pour soigner les malades, ne se contentent pas de prier, elles nous donnent raison. Leur courage et leur dévouement, nous le saluons, comme nous saluons le courage et le dévouement des infirmiers, des infirmières, improvisés ou professionnels, et particulièrement des médecins dont plusieurs sont morts à la peine. Ce sont les héros et les héroïnes de cette autre guerre, à qui nous devons la victoire prochaine.

sources de toutes les nations se refusant à tomber sous le joug du despotisme. Et c'est par l'effort humain, par la concentration des forces terrestres, par l'habileté stratégique des généraux commandant les armées alliées, que demandant le microbe germanique sera anéanti.

réactionnaires accueillent cette épidémie avec une joie à peine déguisée. Ils trouvent que c'est de la bonne souffrance, que c'est une leçon d'humilité qu'il faut accepter entièrement. Pour tout le mal que nous leur voulons, nous leur souhaitons de n'être pas mis à l'épreuve. Cela ne saurait nous empêcher, cependant, de déplorer leur dureté de cœur, quand ce sont les autres qui souffrent, car ils sont généralement bons pour eux-mêmes.

C'est aux jours de calamités publiques, aux heures angoissantes où le malheur frappe à droite et à gauche, avengé, sans épargner ni le riche ni le pauvre, ni le dévot ni l'incroyant, ni le juste ni le coupable, que nous comprenons mieux ce grand principe de solidarité humaine faisant tous les hommes égaux dans la souffrance, comme ils devraient toujours l'être dans la joie et la prospérité, pour leur bonheur. De cette égalité naissent les sentiments fraternels des uns envers les autres qu'on ignore, hélas! trop souvent, dans le cours ordinaire de la vie.

La guerre, la vraie, celle qui depuis plus de quatre ans a ensanguiné l'Europe, on disait aussi que c'était un châtement de Dieu voulant punir les peuples impies — en commençant par la Belgique catholique. Guillaume II était le microbe qui devait dévaster ces peuples. Pour détruire ce microbe monstrueux nos réactionnaires, peut-être, ont endossé l'uniforme et à prendre le fusil, préservant l'agenouillement de la France officielle, la prosternation de l'Angleterre aux pieds du Souverain Pontife, le reniement de tous les principes démocratiques qui ont libéré les peuples et créé les sociétés progressistes, appuyées sur la justice et le droit, dont s'honore la civilisation moderne. On a trouvé mieux que cela en mettant en commun les res-

Donc, ce qui nous arrive aujourd'hui n'a rien de surnaturel, pas plus que ce qui a déterminé l'Allemagne à déclarer la guerre, puisque le fléau de la guerre et celui de la grippe nous ont prouvé qu'ils ne pouvaient être combattus autrement que par des médecins et des soldats. Les canons prussiens n'ont pas épargné les cathédrales plus que les autres édifices, des religieuses ont été violées par les Allemands, tout comme de simples pécheresses, des prêtresses ont été martyrisées et fusillées par les envahisseurs, comme si c'était de méchants drôles, et au cours de l'épidémie actuelle les religieuses, les marguilliers, les dames et jeunes filles appartenant aux congrégations les plus dévotes, les enfants de chœur, ne jouissent pas plus de l'immunité que le gamin polisson, les belles impudiques, le cabaretier du coin, les hérétiques et les libres penseurs, ce qui prouve encore qu'il ne s'agit pas de châtements d'un Dieu courroucé que nos réactionnaires ont fait à leur image.

Qu'il est plus consolant pour nous, même en ces jours d'épreuve, d'avoir conscience que nous appartenons à la grande famille humaine! Ainsi nous pouvons pleurer avec elle quand elle pleure, souffrir avec elle quand elle souffre, comme nous nous réjouissons avec elle lorsqu'elle était dans l'allégresse.

Jacques Vaillant

Cependant, il est des êtres qui ne désarment pas, même devant la souffrance et devant la mort. Tels sont les réactionnaires de nos journaux réactionnaires profitant de cette épidémie pour faire la leçon à ceux qui ne pensent pas comme eux. Ils voient dans ce fléau un juste châtement du Ciel, ce qui voudrait dire que tous les malheureux qu'il atteint sont des misérables, s'ils ne font exception en faveur de leurs amis: ces innocents payant pour les coupables. On a voulu braver Dieu, disent-ils, et Dieu se venge. La foi se mourait, hélas! tombées vont la ramener. Les hommes étaient orgueilleux, un petit microbe de rien du tout les abat. On voulait jouer, on souffre. On aimait trop la chair, elle devient pourriture. On voulait vivre la vie, toute la vie, on tombe au milieu ou au tiers du chemin parcouru. Voilà les consolations que ces fanatiques, que ces illuminés apportent à leurs semblables qu'ils devraient aimer sans restriction et qu'ils jugent impitoyablement.

L'épidémie de grippe, dite espagnole, continue à faire des ravages désespérants parmi notre population. Pour tâcher d'empêcher la maladie de se répandre, on a fermé les théâtres, les églises et tous les lieux de réunion publique, on a prohibé les rassemblements et pris d'autres mesures encore pour prévenir la contagion.

Plus loin, il précise davantage: Ce n'est pas un, ce n'est pas dix, ce n'est pas cent, chez qui arde cette flamme subconsciente qui s'ignore; ce sont des millions, ce sont tous vraiment, tous, qui s'ils voulaient briser toute leur paresse, briser toutes leurs entraves intellectuelles et morales, se réaliseraient en une multitude de talents incomparables. Du talent du talent, mais cela grouille, cela pullule! Il suffit d'interroger avidement tous les yeux que l'on croise, femmes tout au fait, sinon plus que les hommes — il suffit de pénétrer une seconde ces âmes frémissantes au moindre contact, ces âmes impétueuses, angoissées, visionnaires pour être ébloui, fon de tant de talent, de tant de possibilités de génie, de tant d'humanité!

Ces entraves intellectuelles et morales, ce Français qui vient de nous découvrir, ne sait pas jusqu'à quel point elles nous lient et nous empêchent de marcher. Il ne peut se douter des efforts qui ont été faits pour les briser, ces entraves. Il ignore les noms de ceux qui sont morts à la peine. Ceux qui luttent encore, malgré tout, dans l'espoir qu'un jour leur race sera libérée d'une servitude qu'elle subit depuis trois cents ans, il ne les connaît pas. Pourtant, si on lui disait que toute réforme éducationnelle est considérée ici comme sacrilège, que réclamer une instruction plus pratique et plus moderne pour nos enfants, c'est s'exposer aux haines et aux persécutions des ultramontains et des réactionnaires, que ceux qui osent penser par eux-mêmes sont considérés comme des mécréants, des êtres aussi dangereux que la peste et qu'il faut éviter qu'on fait un crime de la raison et un scandale de la vérité, il n'hésiterait pas à le croire. Il n'a pas déterminé les causes, mais il a constaté les effets.

Aux âges de ténèbres et d'ignorance où l'on tuait sous prétexte de guérir, c'est ainsi que l'on considérait les épidémies ravageant le monde. On croyait alors que c'était la colère de Dieu qui se manifestait, que c'était le bras de Dieu qui frappait. Mais aujourd'hui la raison humaine se révolte contre une croyance aussi blasphematoire, la conscience humaine réprobat ceux qui essaient encore de la propager dans les temps modernes, soit pour servir leurs intérêts ou satisfaire leur rancune. Les pluies incessantes qui sont tombées en septembre et au commencement d'octobre, les immenses agglomérations d'hommes dans les camps militaires nous ont valu cette épidémie qui s'est propagée comme une traînée de poudre. Il n'y a pas d'effet sans cause. Dieu ne se mêle pas de nos péccadilles. Les fatalités qui nous frappent ne nous sont pas envoyées du Ciel. S'il en était autrement, que ferait-on de l'infinie bonté de Dieu et de sa miséricorde infinie?

Les fossyeurs ne peuvent suffire à la besogne. Ils sont exténués à creuser des fosses dans la terre détrempée par les pluies récentes et il faut leur distribuer des rasades de rhum pour les soutenir.

On parle maintenant d'une autre épidémie, d'une épidémie de choléra, sévissant déjà, paraît-il, en quelques endroits des Etats-Unis. Il faut aussi se mieux préparer à lui fermer nos portes, à celle-là, si elle s'avise de venir nous visiter. Ce n'est peut-être qu'une fausse alerte, qu'une rumeur grossie par l'inquiété de des esprits. Mais il faut, en ces temps de guerre et de bouleversement universel, se tenir aux aguets, ne dédaigner aucun bruit qui court.

Prévenir vaut mieux que guérir, a dit notre maire. C'est une maxime qu'il n'a pas inventée, mais qu'il nous rappelle fort à propos. Cette maxime, nos autorités municipales doivent l'avoir sans cesse à l'esprit, pour l'appliquer toujours. Nos commissaires municipaux, et les membres du comité d'hygiène, sous la direction du docteur Boucher, ont fait preuve d'une inlassable énergie, d'un dévouement à toute épreuve, depuis le commencement de l'épidémie. Nous ne leur faisons donc aucun reproche, au contraire, nous leur rendons pleine et entière justice. Seulement il nous est bien permis de leur soumettre les suggestions que nous jugeons opportunes.

Nous sommes livrés à nos propres ressources. Le courage, le dévouement et la science finiront par avoir raison de ce fléau. La science qui a vaincu la peste, le choléra, le typhus, vaincra aussi la grippe l'ayant un peu surprise par son caractère exceptionnel de gravité, n'en déplaît à nos réactionnaires qui n'ont pas manqué de saisir l'occasion pour nier ses bienfaits. C'était plus facile pour eux de se moquer de la science que de nous expliquer comment il se fait qu'on ait fermé les églises, dans le but d'enrayer l'épidémie, alors qu'ils ont toujours prétendu que la prière était ce qu'il y avait de plus efficace pour guérir tous les maux. Non pas que nous voulions démontrer par là la faillite de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

LE PIRE DANGER

L'accumulation des cadavres au cimetière de la Côte-des-Neiges. — Le moyen d'y remédier. — La crémation et l'Eglise. — Quand la mort plane sur une population de sept cent mille âmes. — Le culte des morts. — Vies plus précieuses qu'une tradition. — Une dure leçon. — Une maxime qu'il faut mettre en pratique. — Pas d'hésitation possible.

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

lors de la prière, comme ils essaient de démontrer la faillite de la science. Nous n'avons pas leur étroite et misérable mentalité. La consolation et l'espoir émanent de la prière, nous l'admettons, tout

Cinquante Ans de Stabilité

Advertisement for Birks diamonds, featuring the Birks logo and text: 'Il y a un demi-siècle, M. Henry Birks, le fondateur de notre maison, a établi le principe de: "Les meilleurs diamants seulement".' It also includes the address 'MONTREAL' and 'Orfèvres Argentiers'.

Paul Mirot

BLOC - NOTES

Nos Commissaires et les Egyptiens d'il y a quatre mille ans.

D'une lettre publiée dans le "Star", dernièrement, au sujet de l'exemption de taxes sur les propriétés religieuses, nous extrayons ce qui suit:

"Ne savent-ils pas (nos Commissaires) qu'un grand nombre de propriétaires du "Greater Montreal" sont sur le chemin de la banqueroute? N'avons-nous pas assez de propriétés vendues par le shérif?"

"Si la ville a réellement besoin d'argent pour son administration, pourquoi ne fait-elle pas payer de taxes aux prêtres, ministres, rabbins, etc., qui occupent, dans la plupart des cas, les plus belles résidences de la ville? Et pourquoi les églises et les synagogues ne seraient-elles pas taxées dans une certaine mesure?"

"Prenons, par exemple, un pauvre ouvrier, qui a économisé péniblement durant des années et des années, dollar par dollar, le montant nécessaire pour s'acheter une petite maison. Tout à coup il tombe malade ou perd son emploi. Aussitôt le problème se pose pour lui de savoir s'il va payer ses taxes ou s'acheter de la nourriture. La question du pain, naturellement, passe la première et au bout de quelque temps sa propriété est vendue par le shérif. Il n'y a pas d'exemption de taxes pour lui, c'est la loi, et il ne peut compter sur aucune sympathie."

"Si les propriétés religieuses étaient taxées il n'y aurait aucune nécessité d'augmenter les taxes."

"Je ne vois pas pourquoi nos commissaires imiteraient les Egyptiens d'il y a quatre mille ans, qui exemptaient de tout impôt les temples où le peuple allait adorer les dieux païens."

Ajoutons qu'il ne s'agit pas seulement des églises et des presbytères, mais surtout des communautés religieuses possédant des propriétés, dont la valeur se chiffre par des millions, et ne payent pas un sou de taxes à la ville."

Cela n'existait pas même chez les Egyptiens d'il y a quatre mille ans.

Saints voyageurs de commerce.

Les cinquante voyageurs du "Cercle Catholique des Voyageurs de Commerce de Québec", sont peut-être en train d'édifier le monde entier, mais leurs patrons feront certainement banqueroute avant longtemps.

En effet, ces saints voyageurs de commerce, au lieu de plaquer la marchandise des maisons qu'ils représentent, vont par les chemins distribuer des images du Sacré-Coeur — il en ont jusqu'ici distribué 8000, nous apprend un pieux confrère québécois — et prêcher contre le blasphème. Et, à part cela, ils emploient le temps où il leur reste, à protester contre les faits et gestes, les écrits, les paroles et les actes de M. Finnie, du Dr Nicholson et de M. Damien Bouchard, s'occupant de réformes éducationnelles. Ils défendent la religion catholique et la langue française partout où cette langue et cette religion ne sont pas attaqués. Puis, sur le temps qui ne leur reste pas, ils s'occupent de la diffusion des bons livres, des bons journaux, estimant que les demoiselles de téléphone disent "number" au lieu de "numéro", et sermonnent les employés de chemins de fer ne portant pas de médaille ni aucun autre insigne de piété et ne pouvant s'en excuser dans la langue de Bap-tiste.

Nous nous demandons, après cela, ce qu'ils peuvent bien faire des étoffes, des chaussons, de la mélasse et des cornichons que leurs patrons leur envoient plaquer. Peut-être se nourrissent-ils, se chauffent-ils et se vêtent-ils de leurs échantillons?

Parmi ces cinquante apôtres voyageurs, nous ne supposons pas

qu'il puisse s'en trouver un seul vendant des choses aussi peu édi-fiantes que corsets, dentelles et des dessous féminins.

Leurs mains sont trop pures pour toucher ce qui touche à la peau des belles filles.

La grippe espagnole et le cinéma.

La feuille de l'héritier du nom de l'illustre Tardivel, qui voyait le diable partout, profite de l'épidémie de grippe espagnole affligant nos foyers, pour s'attaquer de nouveau au cinéma.

D'après la feuille de cet illuminé, la grippe espagnole, qui a déjà fait tant de victimes, ne serait rien en comparaison du mal que fait le cinéma. Pensez donc! Le cinéma nous déniaise, tandis que cette grippe ne fait que nous dé-molir. C'est que dans notre monde livré aux affaires, aux plaisirs, à la politique on ne voit pas mourir les âmes comme on voit mourir les corps, dit l'ouïeuse et dévote petite feuille québécoise.

Tout le monde sait que le cinéma n'est pas aussi dangereux que cela; que c'est plutôt une distraction inoffensive mise à la portée du pauvre comme du riche; qu'à ce point de vue, c'est un bienfait.

Alors pourquoi, dans les milieux religieux, dénonce-t-on le cinéma avec tant de violence et de mau-vaise foi?

Sans doute parce qu'on voudrait voir tomber en d'autres mains les 10c ou 15c qu'il faut payer pour être admis au specta-cle.

Les écoles d'Etat.

Les écoles d'Etat, dites nationales, qui, quoi qu'on fasse, seront établies un jour en notre pays, sont le cauchemar de nos réactionnaires.

Toute la presse ultramontaine fulmine d'avance contre ces écoles.

On en fait une question de prin-cipe, mais c'est encore une ques-tion d'argent.

Aujourd'hui le peuple paie fort cher pour l'entretien de ses écoles, qui ne correspondent plus aux besoins de notre époque. Les pères de famille sont directement taxés et font vivre de nombreux communautes religieuses ensei-gnantes — sans compter qu'ils as-surent à M. Magnan, un traite-ment magnifique, en même temps que des situations des plus envia-bles à nombre de ses émules, ré-pétant après lui, comme des perroquets bien dressés: "Honneur à la province de Québec!"

Mais lorsque nous aurons des écoles nationales, l'instruction sera gratuite. Les pères de famille n'auront plus rien à payer pour faire instruire leurs enfants. C'est l'Etat qui paiera à même les revenus des douanes et de l'accise. C'est l'Etat qui choisira aussi les professeurs, tout le personnel enseignant, en se basant dans son choix, sur le mérite et la compé-tence, au lieu de favoriser la ser-vilité et l'ignorance.

Vous voyez tout de suite la dif-férence. Cela va déranger bien des petites combinaisons, léser bien des intérêts acapareurs, nuire à nombre de petits commerce.

Ceux qui prétendent qu'il y va de l'âme de nos enfants, de l'âme même de la race, sont intéressés à le crier très haut ou bien aveugles.

Effet miraculeux de notre mission providentielle.

Un pieux journal qui s'intéresse à la pudeur de nos femmes, comme s'il les jugeait toutes plus ou moins impudiques, leur com-selle, pour préserver leur vertu, d'élever des poules.

Une femme ou une jeune fille qui élève au moins cinquante poules, ne saurait faillir, d'après ce journal.

La recette est simple, comme vous voyez.

A quoi pensaient donc les sei-

FIERTÉ FRANÇAISE

Platitude Allemande

A mesure que nos cités seront reconquises, nous saurons comment nos compatriotes, qui ont eu pendant quatre ans le malheur de vivre sous le vainqueur, se sont comportés à l'égard des Alle-mands.

Notre imagination, aidée de quelques indices, nous représen-tait la dignité de leur attitude: c'est la réalité même que nous al-lons voir ou savoir.

En attendant, et je ne sais dans quelle vue, voici qu'un Allemand vient de publier son témoignage en l'honneur de la fierté française. Il s'appelle Paul-Oscar Hoecker. Quel est son grade dans l'armée allemande? Il ne le dit pas; mais on voit que, soldat, il a vécu dans la France du Nord depuis le com-mencement de la guerre. Il écrit dans la "Lilker Kriegzeitung", et son article est cité par le "Tae-gliche Rundschau" du 26 août dernier.

Son but est de remonter le mor-al des Allemands en leur mon-trant que leurs souffrances sont peu de chose à côté des souffran-ces des Français. "Quand, dit-il, nous allons en permission et en-tendons gémir nos femmes et nos parents, nous avons envie de les prendre au collet et de les traîner ici, en pays occupé. Ils apprendraient alors combien petite est leur misère, à eux qui sont restés maîtres chez eux... Voilà des an-nées que je vis dans ce pays sans joie; de mois en mois, je l'ai vu devenir plus pitoyable."

Mais ne croyez pas que cet Alle-mand s'attende sur les Fran-çais, qu'il ait un mouvement de pitié chevaleresque. C'est, si on me passe le mot, un muflin. Il éprouve le besoin d'insulter niaise-ment la ville de Lille, au mo-ment même où il la montre mal-heureuse: "A celui qui pareourt aujourd'hui ses rues, dit-il, la ca-pitale du département du Nord, si claire autrefois, fait l'effet d'une coquette déshabillée." Et il ajoute, non moins niaisement: "Ce n'est pas notre faute."

Mais ce balourd, en cet article intitulé: "Ce que nous pourrions apprendre des Français", mêle à ses balourdises des remarques de vérité qui se sont imposées à lui, tant cette vérité, honorable pour les Français, était criante et frappante!

Ainsi, il n'hésite pas à écrire: "Le Français des pays occupés nous hait, mais il ne se plaint pas, il met sa fierté à ne pas se plain-dre. Mais vous, oncle Fritz et tante Mina, de Mayence et d'ail-leurs, comment vous comporteriez-vous si l'ennemi était dans ce pays?" A voir ses compatriotes supporter si mal de "bien petites

gens très chrétiens d'autrefois lorsque, au moment de partir pour une expédition lointaine, ils appli-quaient la ceinture de chasteté à leurs épouses?

Il eut été beaucoup moins of-fensant pour ces belles et honnê-tes dames de les inviter à fré-quenter assidûment la basse-cour.

Mais l'influence des poules pour prévenir les faiblesses féminines était probablement inconnue dans le temps.

Cette influence, du reste, ne vient que d'être découverte dans la province de Québec. Elle est encore ignorée dans les autres parties du monde.

Que valent les découvertes d'un Pasteur auprès de celle-là?

O effet miraculeux de notre mission providentielle!

Un évêque du Moyen-Age.

On nous rapporte que quelques jours avant que les autorités provin-ciales aient ordonné de fermer toutes les églises, afin d'enrayer les progrès de la grippe espagnole, les citoyens d'une petite ville d'un diocèse pas très éloigné de Montréal, se rendirent auprès de leur évêque pour lui demander de dispenser les fidèles d'assister aux messes du dimanche.

Or, cet évêque du Moyen-Age les réprimanda sur leur peu de foi et leur dit: "On ne peut con-tracter de maladie en allant prier Dieu dans ses temples."

Que ce saint évêque doit regretter aujourd'hui de ne pas avoir vécu il y a six ou huit cents ans. Tous ses diocésains seraient peut-être morts, mais il aurait gagné son point.

Que fait le Frère André?

Une lectrice nous demande: "Que fait donc le Frère André durant l'épidémie de grippe espa-gnole?"

Hélas! nous n'en savons rien. On manque de médecins pour soigner les malades, dans bien des cas la science est impuissante à les sauver, c'est le temps où jamais, de faire des miracles.

Le Frère André, qui a la répu-tation de guérir tous ceux qui l'approchent, n'aurait qu'à paraître pour avoir raison des cas les plus désespérés.

Il y a déjà plus de deux mille morts dans la ville de Montréal, à qui le Frère André aurait pu con-server l'existence, si ce qu'on dit de lui est vrai.

A notre tour, nous voudrions bien savoir ce que fait le Frère André!!!

Jean Pickford

épreuves", M. Hoecker se dit qu'envahis, ils se comporteraient sans dignité à l'égard du vainqueur. Ecoutez-le: "Maint Alle-mand pourrait s'instruire à l'éco-le du malheur que les habitants des pays occupés subissent si fiè-rement. Réfléchissons, encore une fois. Quel Français, au cours de ces quatre années, a appris l'alle-mand? Pas un sur mille! Mais je parie tout ce qu'on voudra qu'à Mannheim ou Aeschafenburg, si les Français y sévissaient, il n'est pas une fille de magasin avec la-quelle le vainqueur ne pût causer dans sa propre langue. Ce serait un chic de parler français!"

Lourdement, cet Allemand in-siste sur le manque de dignité de ses compatriotes, et jusqu'à dire ceci: "Les femmes et les filles françaises qui se commettent ici avec des Allemands sont jugées. Leur honneur est perdu, le "Bo-che" fut-il assez bête pour les épouser. Mais dans une Allema-gne occupée? Souvenez-vous du temps napoléonien."

Il est piquant et agréable d'en-tendre un Allemand parler ainsi des Allemands, des Allemands et d'opposer notre dignité à leur plati-tude. Puisqu'il évoque le temps napoléonien, il aurait pu rappeler l'humilité déferente et ingénieuse avec laquelle les Berlinois accuei-rirent Napoléon vainqueur, quand il entra dans leur ville. Le bourg-mestre, en lui apportant les clefs de la ville, le complimenta aussi courtoisement que si c'était été le roi de Prusse. Par une at-tention aussi délicate que sponta-née, les habitants de Berlin pouvoi-sèrent en l'honneur de l'ennemi!

Enfin, M. Hoecker s'échauffe jusqu'à pousser une vaine, ce-ri d'admiration: "Le Français lui-même n'est jamais enclin à s'apprivoiser, malgré les avances de maints de nos camarades qui parlent français et les petits adou-cissements que cela pourrait ap-porter à la vie de chaque jour. Et pour ce sentiment aussi, né de la haine, nourri par une fierté natio-nale qui va jusqu'à la passion, j'admire le Français. Que tout Allemand, toute Allemande, se pose la question: "Si l'ennemi était dans le pays, serait-il con-traint d'admirer ma fierté?"

Et M. Hoecker ajoute, en ma-nière de conclusion: "Mais l'enni-mi n'est pas dans le pays, heureu-sement!"

Cette fierté française, ainsi con-statée par un ennemi, elle est ins-pirée à nos compatriotes de Lille et de toutes les régions de la France par l'amour de la Patrie, certes, mais aussi par le sentiment qu'ils sont des hommes libres, les fils de la vieille et belle civilisa-tion hellénique et romaine, par un sentiment de noblesse native. Les nations qui ont hérité de la sa-gence d'Athènes et de Rome, les nations dont la conduite s'inspire de cette sagesse, et non pas seule-ment les nations qu'on appelle la-tines, mais aussi le peuple anglais, mais aussi le peuple américain, ont conscience d'appartenir par leur liberté, à l'aristocratie de l'humanité. Cette conscience les sauve de toute servilité et basses-se. Les parvenus s'étonnent, ne comprennent pas, admirent sotté-ment. Ils ne comprennent, ils ne pratiqueront la "dignité" que quand ils seront devenus des hommes libres, que quand ils obé-iront à la raison, et non à un maî-tre.

A. Aulard

(L'Information)

Les Penseurs au Front.

Pourquoi la guerre? Mais pour la tuer à tout jamais.

P. Le Blanc.

L'amitié d'un chef, c'est bien; celle d'un cuisinot, c'est mieux.

Houche.

Fanfaron à l'arrière, peureux au front.

T. Frantz.

L'esprit est la baïonnette de la médecine.

Un caractère égal est rare; le plus souvent, lâche un jour, vous êtes courageux le lendemain.

E. Jaquemot.

Un idéal, quel qu'il soit, c'est quelque chose qui nous affranchit des laideurs qui nous entourent.

Poil de Carotte.

On est toujours l'esclave de quel-qu'un ou de quelque chose.

Dartagnan.

Dans la vie, si l'on mettait une brisque par blessure d'amour-propre, les deux manches d'une veste ne suffiraient pas.

Beritz.

On est plus souvent dominé par le souci d'avoir raison que par le souci d'être juste.

Paolo.

Plutôt qu'une "échelle de l'in-telligence", n'y a-t-il pas une hié-rarchie de la bêtise?

Enigma.

En temps de guerre, un ennemi vivant est un ennemi; un ennemi blessé est un homme.

L. Dufour.

Aidez votre Opératrice

Dans la campagne pour l'Emprunt de la Victoire, l'auxiliaire le plus utile pour ceux qui s'en occupent sera le téléphone.

Nous savons que l'opératrice de téléphone fera sa part. Malgré qu'en maints endroits elle a été presque surmenée dernièrement, en s'efforçant de faire face à l'urgence très grande, causée par la crise de l'influenza, toutefois elle fera de son mieux pour faire face aux exigences imposées à sa force, sa patience et son habileté.

Voulez-vous avoir une considération spéciale pour l'opératrice de téléphone durant les deux semaines qui vont suivre? En vous abstenant de faire des appels inutiles et d'être toujours patient et poli quand vous ferez un appel, vous pouvez aider votre opératrice à faire son travail si difficile durant ces jours d'énerve-ment et de surmenage.

La Compagnie Canadienne du Téléphone Bell



LE JOUET FRANÇAIS

Il y a quelques jours, MM. François Carnot et Le Bourgeois voulaient bien m'inviter à l'inauguration de l'usine du "Jouet de France". "Et, comme me le disait en souriant Léandre Vaillat, rencontré entre autres amis, à Pu-teaux où s'élève l'usine des mutilés de guerre, voilà une réponse topique aux divagations réaction-naires des vachons."

L'usine est moderne, claire, spacieuse. Vous savez d'où partit l'initiative. Vers la fin de 1915, un sculpteur sur bois de grand sa-voir et de grand cœur, Le Bour-gois, prit chez lui, à Dammartin-en-Gôle, trois soldats mutilés qu'il initia et rééduqua. Les résul-tats furent tels — les élèves étant dignes de leur maître — que Le Bourgeois s'en alla trouver Fran-çois Carnot. Le président de l'Union Centrale des Arts décora-tifs est un homme qui soutient l'art et les artisans d'aujourd'hui; c'est une des formes de son patrio-tisme. Il écouta, comprit, s'enthousiasma, mit son hôtel de l'a-venue Montspan à la disposition de l'oeuvre naissante. Les mutilés s'y installèrent. A l'apôtre Le Bourgeois s'adjoignirent comme chefs d'atelier, Jaulmes et Rapin. Et la besogne fut si féconde qu'au Pavillon de Marsan nous en applaudimes les résultats avec une surprise charmée.

L'atelier de Passy est devenu une grande usine édiflée en qua-tre moëts sur les bords de la Sei-ne, face aux jardins de Bagatelle. Elle est parfaitement conçue. Le bois arrive en grume; on le dé-bite; scierie, hangars de séchage, outillage perfectionné, établis, ba-lanciers, machines à perfore, à es-tamper, à produire la force motrice. Les mutilés découpent et fa-çonnent en série les aras sur leur haut percheroir, les cygnes noirs, les canards émeraude, les éléphants bleus caparaçonnés, et les croi-seurs-entraisés, les chemins de fer, et les salles à manger de poupées. A l'atelier de peinture, direction Gustave Jaulmes, on revêt les bi-belots de teintes claires.

Voilà donc une industrie d'art nouvelle, française, qui contre-battra la camelote allemande.

Avant la guerre, l'Allemagne produisait annuellement pour soixante millions de francs de jouets; nous lui en achetions quinze millions. Ce sont ces quin-ze millions qu'il faut d'abord rat-traper et supplanter ensuite l'ar-tisan boche sur les marchés d'Eu-rope et d'outre-mer.

L'Allemagne fut longtemps le pays du jouet. Les paysans fran-çais, depuis des siècles, ont dé-coupé et enluminé leurs bergeries et leurs arches de Noël, Nurem-berg, Sonnenberg, les villages de la Forêt-Noire, Fribourg-en-Bris-gau, rivalisaient avec Dresde et Munich. La fameuse "vierge de fer, Eisen Jungfrau, capiton-née de pointes, fut faite au moy-en-âge à Nuremberg. Et de nos jours, Blumel, Schmol, Ehren-berger, Kleinhempel, Marion Kaulitz, Kate Gruse, produisaient des jouets pédagogiques, familiaux ou guerriers, patriotiques, pangerma-nistes. C'était l'"île fortifiée" de Brethfeld, le "Château fort" de Clemens, ou des sociétés de tir, le "Kappellmeister" de Richard Graf; les "puppenreform", des échan-dantes de la "Rokokodame" (avec double K) dresdoise; c'é-taient surtout les jeux sangui-naires, des "420" tout petit modèle, des zeppelins, préparant à la hâ-ne la marmaille saxonne et pomé-ranienne. "Je veux, disait l'en-fant boche, de la poudre et des balles." Le Kronprinz bombardait, dès sa sixième année, des vil-lées ouvertes... Charmante nature, précoce génie...

Et nous étions inondés. La pou-pée au crâne de porcelaine, aux yeux d'émail, telle qu'on la chan-te dans les Contes d'Hoffmann — poupée au sourire niais, aux crins filasse, que nos fillettes berçaient sur leur coeur de petites mamans, — était boche. Boches aussi les bonshommes en pain d'épice, re-couverts de passermenteries de su-crer blanc et d'anis rose. Boche l'oeuf pascal pondu par un lièvre; et boche, M. Schwepperman, ce don Quichotte de la Sprée, qui ressemble plutôt à M. de Crae. Boche aussi le polichinelle au nez

sémité; boche enfin et surtout la Parisienne entravée et canaille, dont la parodie lilliputiennne de-vait signifier notre dégénérescen-ce. Et boche la Jeanneton infor-me, bi-manchette et cul-de-jatte, la fanchon de plâtre au ventre de-son, idolâtre des mioches de Poul-bot.

Cependant, que faisait-on ici? Rien ou presque. Nos joueytiers étaient docilement tributaires des Allemands. De ce côté là, quelques artistes, grands enfants, risquaient des modèles inédits. Caran d'A-che découpait au pochoir ses jouets de grandes personnes; André Hellé, son jeu de quilles figuré par des granadiers ou son beau carrosse Louis XV; Carlgèle et De-law, des villages bretons ou nor-mands, des mas provençaux où re-vivait, amplifié, l'esprit des san-tons. Nous avions le guignol de Hémar, les brochettes d'oïsil-lons de Robida, les étonnants chiens de chasse d'André Réalier-Dumas, son fusil à répétition, le "crache-à-mort"; Landolt tour-nait ses spirituelles figurines co-lorées, le vacher bernois, le horse-guard, le heiduque, et le curé ba-varois, ce foudre de bière... Jean Veber, Ray, André Dauche, cré-aient des joujoux amusants. Mais c'étaient encore des objets de vi-trine, ainsi que les poupées de Mme Lauth-Sand, crépon brodé et peau de Suède, fichu et mantil-le andalous, visages oblongs au teint de réglisse, aux yeux fendus. Objets d'art, objets d'exception, bons à rejoindre, dans les collec-tions de Mme Ménard-Dorian et de M. Henry Dallemagne, les au-tomates de Vaucauson, ou les pou-pées de presepi, modelées au dix-huitième siècle par les crécheurs napolitains, San Martino, Gallo le Ciccio, Vinaccia, Louis le Fari-nier; et les rois mages à cheval, avec tambourinaires et flabellifé-rés, et le boeuf et l'âne de terre cuite, les chiens oreillard et le monton frisé.

Donc, chez nous, on fabriquait, ou des jouets chers pour enfants d'anciens riches; ou d'effreux jeux de bazar. C'était l'époque des silhouettes de modes en ré-duction, avec dessous capiteux et les veaux soulignés de Kohl, dues à Mme Laffitte-Dézirat, des ca-botines en herbe, le cadeau à ne pas faire à un enfant... Ou bien encore, le stupide et noif joujou mécanique du jour de l'an, le jou-jou d'ingénieurs, du concours Lé-pine, la minuscule caricature d'ac-tualité, grève des terrassiers, ré-ception académique aussi bouffon-ne que nature, avec M. Ribot brandissant son épée à poignée de Falize; sans oublier le normal aboutissant, le jouet casse-tête chinois, le vondergraphe, le praxi-noscope, qui abrutissaient les cer-velles enfantines.

Le bon vieux joujou français des sabotiers vendéens, des forestiers d'Auvergne, était mort. On copiait, on l'on achetait sans même les copier, les jouets étran-gers, le chalet suisse, la maison-nette norvégienne, le jouet russe que les ébénistes moscovites, les Konstaris, ajustent en leurs isbas enfumées, ces troïkas, ces boyards raidis d'or, ces cosaques, ces bourgeoises à fanfreluches contempo-raines de Gogol, et surtout les poupées zigognes et pensées en gland de chêne, en pomme de pin; les jouets ovoïdes et vernissés em-boités au creux l'un de l'autre. On achetait à l'Angleterre ses fantoches macabres et laids, l'ours en peau brune, l'anguleuse suffragette, le violoniste ou le clown désarticulé.

Mais rien de tout cela, et sur-tout les quinze millions de francs remis aux industriels allemands, ne ressuscitait nos jouets de cor-porations, ou le naïf jouet d'un sou célébré par Baudelaire dans la "Morale du joujou" et Dickens dans le "Grillon du foyer".

Le Bourgeois, moderniste qui est un traditionaliste, a renoué la chaîne, et balayé l'intrusion étrangère. Il stylise ses modèles, que Jaulmes colorie, Jaulmes se souvient que Gravelot a dessiné des albums de jeux, et que Dat-teau décora des oeufs de Pâques... Le branle est donné. Le jouet ne sera plus banal et vilain, ou importé, made in Germany. Il ne

s'agit pas de supprimer le jouet allemand, mais de le supprimer chez nous. L'Allemagne qui ne conçoit pas un effort de ses na-tionaux sans la destruction de au-tres producteurs, s'était appli-quée, elle, à implanter ses modè-les en France. Désormais, grâce à Jaulmes, Rapin, Le Bourgeois, le joujou est libéré de l'emprise alle-mande, et renait, avec les quali-tés, la gaieté, le sourire de notre race.

Reste à organiser la diffusion, et l'exportation. L'Amérique qui nous y aider. Miss Edith Wharton a préconisé la nouvelle croisade des enfants qui va conquérir les nurseries de l'Ouest, si longtemps aux mains des infidèles. M. Gouverneur Morris a rédigé dans le "New-York Times" un appel aux enfants du Nouveau-Monde qui a porté. "Lorsque vous ferez à saint Nicolas, dit-il à ses petits compatriotes, demandez-lui pour le prochain Christmas, des jouets faits en France; ils sont jolis et purs; il n'y a pas de sang sur eux."

Et qu'on ne croie point que faire de vrais jouets soit chose facile. L'éducation par le concret est efficace; le goût s'enseigne en jouant. Anatole France, qui est un sage, nous a appris la vertu éducationnelle du cheval de bois gris pommélé, qui est maigre, ne mange pas d'avoine, ne se nourrit que du rire des enfants, ne se cabre pas, ne rue jamais, sent la colle et se fait tirer sur une planche à roulettes.

Louis Vauxcelles

(Le "Pays", de Paris.)

LES CHANSONS DU PEUPLE

Soyez bons pour les proprios

Musique de Jack Oble

On lit sur tous les réverbères: "Soyez bons pour les animaux!" Nos concierges braves cœurs, Parodiant ces simples mots, Sous toutes les portes cochées, Ont suspendus des écriteaux Portant cet avis: "Locataires, Soyez bons pour les proprios!"

Dans l'escalier plus de panacée: "Essayez vos pieds S.V.P." Plus aucun danger qu'on crainte Les fourmisseries, midi pâté. Mais à chaque étage on peut lire ((A vos laisses un peu de repos) Ce conseil qui vous fait sourire: "Soyez bons pour les proprios!"

Pour eux on ouvre une cantine, Monsieur Boret inconnu, Vient inaugurer, rue Custine, "La marmite du proprio". Le syndicat des locataires S'en mêle et fonde subito. Pour les pauvres proprios, "Le Prêt d'honneur au proprio!"

Les grands magasins "Farfouillette" Fournissent Kilosas, tricots. Le Printemps offre la layette A la "crèche des proprios". Tout le Bon Marché se démène, Mais Edmond Rostand illico Vent donner... sa Samaritaine Au "Vestiaire du proprio!"

A l'Opéra-Comique on donne Gala-thée pour les proprios. Et Hoch déclame à la Sorbonne: "En Avant!" pour les proprios. Le ministère après enquête, Par un décret de Clemenceau, Dans Paris fait faire une quête, "C'est la journée du proprio!"

Il faut éviter toute peine Au malheureux proprio seul, Et, depuis plus d'une quinzaine, Je loge chez moi mon filleul. Il a tout, même le hors-d'oeuvre, Il fait son lit dans mon bureau. Car mon épouse a fondé l'oeuvre: "La Marraine du proprio!"

Marcel Pénit

(Le "Journal du Peuple", de Paris.)

PENSEE A MEDITER

Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous.

Montesquieu.

FERMETURE A BONNE HEURE DES ENTREPOTS DE MARCHANDISES

On a remis du 15 octobre au 10 novembre, la date fixée par la Commis-sion de Guerre des chemins de fer et nadiens pour l'ouverture et la ferme-ture des entrepôts de marchandises. L'ouverture de ces hangars aura lieu à 12 h. a.m., chaque jour, et leur fermeture à 5.00 p.m., chaque jour, sauf le samedi, où ils seront fermés à 1 p.m.

Le public est averti par les présentes que la date mentionnée plus haut des hangars à fret des chemins de fer du gouvernement canadien seront ouverts et fermés aux mêmes heures qu'au par le passé.

La conversion de Tristan Bernard et de G. Courteline

PERSONNAGES: Tristan Bernard, G. Courteline.

Un petit café. A gauche, au premier plan, se tient G. Courteline. Et voici que Tristan Bernard fait son entrée.

TRISTAN BERNARD
Bonjour, Seigneur de Courteline et autres lieux.

COURTELINE
Citoyen Tristan Bernard, assistez-vous là, s. v. p.

TRISTAN BERNARD
J'accepte votre invitation et le titre dont vous me décorez. Il ajoute à mon humeur pacifique un petit air de réunion publique qui ne me déplaît pas.

COURTELINE
D'ailleurs, il paraît que vous êtes républicain, Tristan. Les journaux m'ont appris, dernièrement, que vous vous êtes fait inscrire à je ne sais quel groupe.

TRISTAN BERNARD
Celui de la coalition républicaine.

COURTELINE
Nom d'un tonneau!

TRISTAN BERNARD
Eh oui, que voulez-vous, Courteline! Tout le monde ne peut pas être réactionnaire.

COURTELINE
Oh! moi, je suis surtout chrétien. Dieu et l'apéritif me semblent indispensables à un honnête homme. Je ne sais si votre Dieu est le mien, et s'il vaut plus cher...

TRISTAN BERNARD
Dans une de vos pièces, et qui est l'une de celles que je préfère, un gendarme était froissé au plus profond de lui-même, parce qu'il avait lu à la devanture d'une épicerie: "Avis à la population: Occasion exceptionnelle. Gendarmes à deux pour trois sous". Espérons pour notre amour-propre que nos Dieux, le vôtre et le mien, valent mieux, à eux deux, que ce tarif réduit.

COURTELINE
Ecoeuré moi, Tristan! j'ai écrit une cinquantaine d'actes; j'ai blagué l'administration, la magistrature, l'armée, les agents de la force publique; j'ai jugé que les hommes sont des truqués, et, par conséquent, estimé que le monde est une grande maison de fous; mais Dieu, je l'ai laissé tranquille.

TRISTAN BERNARD
Peut-être n'était-il pas dans votre zone de tir.

COURTELINE
Il stationne trop haut pour moi; c'est pourquoi j'ai préféré simplifier ma vie en n'ayant pas d'affaires avec lui. D'ailleurs, il est inutile de le chercher, puisque, le plus souvent, il s'impose à nous.

TRISTAN BERNARD
En effet, c'est un mauvais adjudant de la vie, qui sait bien nous empêcher de prendre du repos. S'il est vrai qu'il ait fait l'homme à son image, vous ne l'avez pas trop flatté. Certes Boubovrouche et le capitaine Hurluret sont de vraies bêtes à Bon Dieu, mais vos autres personnages font peut-être douter de la providence divine.

COURTELINE
Je sais que l'état de béatitude est celui du parfait chrétien, consiste à ne rien voir et à dire "Merçi", devant tous les pots de chambre qui tombent sur son chef... Sans doute, ai-je été un peu trop nerveux... Je n'ai jamais pu présenter mes civilités à une canaille, et moi, qui suis un auteur comique, je n'ai jamais pu m'écrier devant la vie: "Elle est bien bonne!"

TRISTAN BERNARD
Vous avez même souvent manifesté, devant elle, une colère qui ressemblait de bien près à celle des grands prophètes juifs. Vous ne parlez pas comme eux, évidemment, mais votre exaltation exhalante semblait vouloir réclamer des mesures exceptionnelles contre l'humanité.

COURTELINE
C'est pourquoi je me suis réfugié en Dieu. J'ai substitué ses lumières à celles de la rampe. Il m'a accordé du talent, ce qui est la meilleure façon de se consolider de l'existence. Et puis, parole d'honneur, ma grande âme rigolote, mon âme de discussion et de rébellion, a besoin d'infini.

TRISTAN BERNARD
Heureusement pour moi que le cinéma m'absorbe trop pour que je fasse mon petit Pascal.

COURTELINE
Mais pas assez, cependant, pour que vous ne fassiez point de politique.

TRISTAN BERNARD
J'en ai toujours tâté. Je suis un sportif avant tout. Vous n'ignorez pas que j'ai fréquenté naguère les vélodromes et les champs de course.

COURTELINE
Ce que vous aimez dans les sports, avouez-le, c'était vous-même, car ce que vous y cultiviez, c'était votre talent. C'est toute la racaille que vous avez rencontrée dans ces endroits de sueur qui vous a permis d'écrire "Daisy" et "Amants et Voleurs".

TRISTAN BERNARD
Un parcours à couvrir, une belle résistance de coureur, une lut-

te d'athlètes, cela m'a toujours amusé. Et rien ne ressemble plus aux sports que la politique.

COURTELINE
Tristan, c'est clair comme le jour, vous serez bientôt candidat.

TRISTAN BERNARD
Le quartier que j'habite est un coin aristocratique et, par conséquent, réactionnaire. Si j'y étais candidat, mes amis eux-mêmes ne voteront pas pour moi. Envers nous autres, auteurs comiques, le public, vous le savez aussi bien que moi, montre quelque indulgence; souvent il nous permet d'exprimer des idées qui le fâchent, si elles lui étaient présentées sur un ton plus grave. Mais l'électeur, par contre, est sans pitié; il ne comprend point que nous désirions participer à la vie publique, et hausse les épaules en lisant notre nom sur une affiche électorale. Il en est de nous comme des acteurs dont on ne prend pas au sérieux que les tragédiens. Un jour, Mounet-Sully se présenta à l'Académie des Beaux-Arts où il recueillait un nombre de voix respectable; si Coquelin s'y fut présenté, il y eût fait un fiasco complet.

COURTELINE
Mais dans une de vos pièces, "Du vin dans son eau", vous avez écrié indépendants, sauvages, modérés, radicaux, socialistes, enfin tous les groupes et sous-groupes de la Chambre.

TRISTAN BERNARD
J'ai surtout souri de certains députés qui confondent leurs intérêts avec ceux de leur pays. Quant à moi, en me faisant inscrire à la Coalition Républicaine, je crois que j'ai été extrêmement légitime. Tous les types que j'ai décrits avec sévérité, mais aussi avec amour, dans mes premiers romans, les braves gens que j'ai mis à la scène dans "Le Prince charmant", et qui, vers 1880, habitaient aux alentours de la place de la République, étaient les électeurs d'Henri Brisson et de Lockroy. Et je ne sais pourquoi, eux et moi, nous ne sommes toujours avoir à peu près les mêmes opinions sur les événements publics. Cela tient peut-être à ce que nous n'en parlions jamais. Et il y a plus de vingt ans que j'ai signé les listes de protestation contre l'emprisonnement du colonel Piequart au Cherche-Midi. Et si je ne suis pas intervenu plus tôt dans les choses de la politique, c'est que le théâtre m'a pris beaucoup de temps. Mais il y a des événements graves qui ont changé ma manière de voir.

COURTELINE
Je me réjouis à la pensée que je lirai bientôt un ordre du jour signé: Tristan Bernard.

TRISTAN BERNARD
Cela ne nécessite pas un style spécial.

COURTELINE
Vous étiez un dilettante, un philosophe délicieux...

TRISTAN BERNARD
Mais, se moquer de la philosophie, n'est-ce point philosopher, à dit je ne sais qui.

COURTELINE
Soit... soit... mais moi, j'ai pris le meilleur chemin, celui du Paradis.

TRISTAN BERNARD
Vous y alliez tout droit sans vous en douter. Vous n'avez pas besoin de vous faire une âme nouvelle pour cette splendeur, un peu comme certains se commandent un complet pour les jours de fête. Vous avez été indulgent aux pauvres diables, aux tristes buveurs de bocks, aux coeux résignés et contents de leur sort: si vous avez houspillé la magistrature, ce fut par amour de la justice, et vous avez toujours pris feu devant l'autorité, même devant l'humble gendarme, parce que l'autorité est traçassière, aveugle et déraisonnable; aussi empruntez-vous, pour parler de vous, une phrase qui est dans votre oeuvre: "Il est le fou traditionnel, classique, celui qui prêche et qui vend de la sagesse."

COURTELINE
Merçi, mais moi, à mon tour, je dirai de vous: "Il aime les trimardeurs de la banlieue, les révoltés qui ne parlent pas trop haut, mais exécutent proprement les gestes décisifs, la petite bourgeoisie de qui il a retenu les petits ridicules et les petits sentiments; et s'il fit de la politique, c'est probablement parce qu'il s'imaginait que, sans lui, l'ordre ne pouvait régner à Varsovie."

TRISTAN BERNARD
Et maintenant, Courteline, si nous faisons un piquet?

COURTELINE
J'allais vous le proposer, nom de d...
René Wisner

Fable-Express
Une dame des P. T. T. Se trouva, l'air tout épaté. Un certain jour devant un faune, Prise de peur, pleine d'émoi Et comme un biche aux abois.

Elle s'écrie:
Oh! t'est laid fauno!

LA RUPTURE EN TUE 7000 PAR ANNEE

Sept mille personnes sont enterrées chaque année — le certificat mortuaire est marqué "Rupture". Pourquoi? parce que ces malheureux se sont agités ou n'ont que constaté de l'infirmité sans tenir compte de la cause de cette affliction. Que faites-vous? Vous négligez vous en portant une bande, ou autre accessoire, de quelque nom que vous la désignez? Peut-être n'est-ce pas fait que de porter un faux fil contre un mur qui s'ébranle, et qui ne peut servir que de support mécanique. La pression du bandage retarde la circulation du sang, et privent les muscles affaiblis de ce qui ont le plus besoin, la nourriture.

Mais la science a trouvée un moyen et tout ceux qui souffrent d'une bande dans le monde, sans priés de faire un essai GRATE. Le PLAPAO est sans contredit même. Le PLAPAO est sans contredit même la méthode la plus scientifique, logique et le traitement pour la rupture que le monde a connu.

Le COUSSIN PLAPAO quand il est posé fermement sur le corps ne peut pas glisser ni se déplacer, par conséquent ne peut pas irriter ou pincer. Doux comme le velour, facile à appliquer, peu coûteux. Peut être employé à l'ouvrage ou dans le sommeil. Pas de ceintures, de boucles ou de ressorts attachés.

Apprenez la manière de fermer l'ouverture herniaire comme le veut la nature, de sorte que la rupture NE PEUT PAS descendre. Envoyez votre nom aujourd'hui à PLAPAO CO, Block 3129 St. Louis, Mo., pour un essai GRATIS PLAPAO et les instructions nécessaires.

HOTELS DU GRAND TRONC

"Les hôtels du siècle"

Le chemin de fer du Grand-Tronc a créé une chaîne de magnifiques hôtels pour servir le public voyageur et maintenir la vie sociale des grandes cités canadiennes. Dans le service, le dessin, la construction et l'ameublement ils ont établi un nouveau type pour le Dominion du Canada. Ils sont, dans tout le sens du mot, de grands hôtels, opérés par des spécialistes de grande expérience. Quand vous tracez votre itinéraire transcontinental, ou autre, vous feriez bien de séjournar dans ces hôtels.

Dans la ville d'Ottawa, il y a le Château Laurier, l'un des plus beaux hôtels de tout le continent américain. Relié par un souterrain éclairé à l'électricité à la gare centrale du Grand-Tronc, ce château a trois cent cinquante chambres à coucher, toutes donnant sur les rues, dominant de superbes panoramas des provinces d'Ontario et de Québec.

Dans la ville de Winnipeg, sur le lieu du vieux fort Garry d'autrefois, il y a l'Hôtel Fort Garry. Il a trois cents chambres et il offre toute comparaison avec les hôtels à grand genre sur le continent. Dans Edmonton, capitale de l'Alberta, il y a, dominant la rivière Saskatchewan, la Macdonald, un autre hôtel de cette admirable chaîne d'hôtels. Un stage dans ces trois hôtels vous assurera un voyage des plus agréables, durant le cours duquel vous jouirez d'un excellent service, de la beauté des paysages environnants, tandis que les taux de ces hôtels sont très modérés.

LES CANADIENS-FRANÇAIS VOUDRAIENT-ILS NE PAYER QUE DES IMPOTS

Une des conséquences de la guerre dans notre pays comme dans tous les pays, même ceux qui n'y ont pas pris part, fut la création d'impôts. Il y a un nouveau point d'allégement de l'impôt, même de l'éviter, c'est de souscrire à l'Emprunt National.

Si vous investissez dans l'Emprunt votre capital disponible, il n'est plus sujet à l'impôt sur le revenu. S'il vous reste des biens sujets à l'impôt, l'intérêt que vous recevez de votre souscription à l'Emprunt vous aidera à payer cet impôt, s'il ne le paie pas tout entier.

Il semble donc que les Canadiens-Français ne paraissent pas connaître leur intérêt s'ils refusaient de participer à cet Emprunt qui va vous payer du 5 1/2 p.c. et qui est exempt d'impôt.

UN JOUR NATIONAL DE POISSON

La Commission des Vivres du Canada demande à tous les citoyens de ce pays de ne pas manger de viande à aucun repas de la journée du 31 octobre prochain, mais de ne consommer que du poisson comme pièce de résistance des repas.

On calcule que si chaque citoyen du Canada accédait à la demande de la Commission des Vivres, on économiserait environ 3,000,000 de livres de viande dans cette seule journée. Ce n'est pas un grand sacrifice que de se priver pendant une journée seulement d'usage de viande, surtout lorsque l'on sait que par ce moyen on peut obtenir l'économie d'une quantité assez considérable de viande qui peut être envoyée à nos soldats et à nos Alliés.

Personne n'est obligé de se soumettre à la demande de la Commission des Vivres, mais d'un autre côté, si l'on se rend compte de ce que cette privation de viande pendant une journée signifie, on devrait accepter de bonne grâce la suggestion et remplacer sur la table la viande par le poisson.

LE NORD-CANADIEN

L'ouverture du Tunnel

Le Nord-Canadien a inauguré, lundi dernier, son nouveau service de trains à passagers entre Montréal, Ottawa et Toronto, en passant par le tunnel de la montagne, et dont la traversée prend exactement neuf minutes. Cet événement a été dignement célébré par la compagnie qui avait lancé nombre d'invitations aux principaux intéressés dans la construction des chemins de fer.

La nouvelle ligne du Nord-Canadien ne manque pas de beauté pittoresque. Elle traverse un grand nombre de points des plus intéressants qui ont soulevé l'admiration des passagers. Les trains sont traînés par une locomotive électrique jusqu'à Lazard (Cartierville), de sorte qu'il n'y a aucune fumée dans la ville.

Le trajet est très attrayant et la voie est solide, ce qui n'est pas à dédaigner. La gare du Nord-Canadien est située au No 415 Lagachetière Ouest, à proximité des gares Windsor et Bonaventure, ce qui facilite les raccordements avec le C.P., G.T.R. et les lignes allées aux Etats-Unis.

Le service suivant les horaires publiés se fera pour Ottawa, Toronto, Pembroke, North Bay et tous les points de l'Ouest.

Pour tous les renseignements s'adresser aux bureaux des billets, 230 rue St-Jacques, à la gare principale et aux autres agences d'Ottawa et Toronto.

ISQUERIEZ-VOUS un timbre poste pour vous mieux renseigner sur le café ?

CAFÉ SEAL BRAND

l'égal des fameux chefs de l'Amérique? et comment le faire? Comment être

Notre brochure "Perfect Coffee — Perfectly Made" vous le dit. C'est gratis. Faites-la demander.

CHASE & SANBORN MONTREAL

GERANCE ET LOUAGE DE PROPRIETES

Nos honoraires de gerance comprennent: l'obtention de locataires, passage de baux, inspection, collections, comptabilité, voyant à l'évaluation et surveillant en général les réparations approuvées par les propriétaires. C'est la propriété bien louée qui se vend le mieux.

THE GRADOCK SIMPSON CO'Y

120 Rue St-Jacques, Montreal

"GLOUTIER, LIMITEE"

Avis est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le Lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du 30 septembre 1918, constituant en corporation M.M. Peter Berovitch, avocat et conseil du Roi, Ernest Lafontaine et Nathan Gordon, avocats, James Johnston, comptable et Paul Miller, étudiant, tous de Montréal, pour les fins suivantes:

Faire affaires comme constructeurs et entrepreneurs pour construire, bâtir, aléger, réparer ou exécuter aucun autre ouvrage en rapport avec aucun ou toutes les sortes de construction et améliorations, d'aucune espèce et nature quelconque, y compris la construction la reconstruction, l'édification, la réparation ou l'amélioration des maisons et toutes catégories de bâtisses; manufacture, acheter, vendre, et faire le commerce de toutes sortes de matériaux, produits manufacturés ou bruts, du fer, de l'acier, du bois, des briques et du ciment;

Louer et aliéner des droits de brevets, procédés, devis, inventions, marques de commerce, formules, schémas et autres droits;

Prendre, acquérir, acheter, détenir, posséder, maintenir, exploiter, développer, vendre, transférer, louer, louer, échanger, améliorer, et autrement trafiquer et disposer de biens-fonds et propriétés immobilières, ainsi que d'aucun intérêt ou droits en lieux d'aucune espèce et nature;

Prendre charge d'aucun commerce semblable et le payer en actions entièrement libérées du capital de la compagnie;

Agir comme courtiers, agents ou représentants d'aucune corporation, société ou personne exerçant aucun négoce semblable, fabriquant ou fournissant aucunes substances qui peuvent être convenablement utilisées dans les affaires de commerce;

Faire aucune convention ou conclure aucun arrangement pour le partage des bénéfices, l'union des intérêts, la concession réciproque ou la coopération avec aucune personne, compagnie ou association, constituée ou à être constituée, exerçant ou sur le point d'exercer aucun commerce que la présente compagnie est autorisée à exercer, ou aucun commerce ou genre d'affaires nécessaire ou se rattachant à l'exécution des objets de la présente corporation;

Réaliser tous les susdits objets ou aucuns d'eux comme principaux ou agents, en société ou conjointement avec aucune personne, société, association ou compagnie;

Exercer et assumer aucun autre commerce que la compagnie jugera de temps à autre susceptible d'être convenablement exercé en même temps que la réalisation des objets et pouvoirs précités et propres directement ou indirectement à rendre profitable l'ensemble des objets de la présente corporation, ou à accroître leur valeur.

Céder le capital de la compagnie en garantie collatérale ou autrement, et faire toutes les autres choses qui peuvent être considérées avantageuses à la compagnie, sous le nom de "Cloutier Limitée", avec un fonds social de vingt mille piastres (\$20,000.00), divisé en deux cents (200) parts de cent piastres (\$100.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation, sera à Montréal, dans le district de Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce 30 septembre 1918.

Le sous-secrétaire de la province, C.J. SIMARD.

BERCOVITCH, LAFONTAINE & GORDON,
33-44-45-46 Procureurs des requérants.

RHUMATISME

UN TRAITEMENT CHEZ SON DOMICILE PAR UN RHUMATISANT

Au printemps 1892, j'eus un accès de rhumatisme aigu. Je souffris pendant plusieurs semaines et je me sentais si mal que je ne pouvais plus me lever. J'étais dans un état de souffrance qui me rendait la vie insupportable. J'étais dans un état de souffrance qui me rendait la vie insupportable. J'étais dans un état de souffrance qui me rendait la vie insupportable.

Je desirais que toutes les victimes analogues de quelque forme de rhumatisme essayent ce merveilleux remède. N'envoyez pas un sou, seulement vos nom et adresse et vous recevrez le médicament gratuit pour un faire l'essai. Après usage et preuve qu'il est ce que vous désirez, vous recevrez le remède par votre courrier, vous pouvez m'en payer le prix, un dollar. Mais n'oubliez pas que ce remède ne vous coûte rien si vous êtes absolument convaincu de la bonté de ce remède. Je ne suis pas un marchand de remède, je suis un homme qui a souffert de ce mal et qui veut voir souffrir d'autres personnes. Je ne suis pas un marchand de remède, je suis un homme qui a souffert de ce mal et qui veut voir souffrir d'autres personnes.

Mark H. Jackson, No. 4196 Gurney Bldg., Syracuse, N.Y.
M. Jackson est un homme responsable. La déclaration ci-dessus est véridique — Pub.

"LE PAYS"

Rédacteur en chef: ARABO BESSETTE
Le Pays est publié par la Société Anonyme d'Imprimerie.

Abonnement — ville \$2.00
— campagne 2.50
— à l'étranger 3.00
Strictement payable d'avance.

47, Saint-François-Xavier
Téléphone: . . . MAIN 3567
Prière d'adresser toutes correspondances comme suit:
LE "PAYS"
Caster postal 2020
MONTREAL

"LE TERRAPIN"

EST LA PLACE PAR EXCELLENCE POUR BIEN MANGER
Salle pour dames au premier étage.

25, NOTRE-DAME OUEST.

Dr. CH.-A. TRUDEAU
Chirurgien-Dentiste
1393, Saint-Denis, Montréal
Entre les rues Bienville et Carrière

Tél. Bell Saint-Jules 2210
Heures de Consultations:
de 9 heures a.m. à 8 heures p.m.

AVIS DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Rodolphe Boudreau, du No 1474 rue Church, en la Cité de Toronto, dans la Province d'Ontario, Poser de fils électriques, fera demande au Parlement du Canada à sa prochaine session, pour les fins d'obtenir un bill de divorce de son épouse Rose Adeline Boudreau, du No 512, rue St-Timothée, en la Cité de Montréal, dans la Province de Québec, sur la plainte d'adultère et de désertion.

Daté à Toronto, dans la Province d'Ontario, ce vingt-cinquième jour d'août 1918.

RODOLPHE BOUDREAU,
Par EDWARD MEEK,
106 rue Bay, Toronto.
26-7 déc. Son Soliciteur.

AVIS DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Treflé Grenier de la Cité et du District de Montréal, employé de chemin de fer, fera demande au parlement du Canada à sa prochaine session, pour les fins d'obtenir un Bill de divorce de son épouse, Dame Eva Laplaine Grenier, sur la plainte d'adultère et de désertion.

Daté à Montréal en la province de Québec, ce vingtième jour de septembre, 1918.

H. J. ELLIOTT, C.A.,
Procureur du requérant,
159 rue St-Jacques, Montréal, P.Q.
39 à 51 incl.

AVIS

Bankers' Trust Company

Avis public est par les présentes donné que la "Bankers' Trust Company", fera demande à la législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour un bill amendement la charte de la compagnie et prolonger le délai fixé pour commencer à transiger ses affaires et pour autres fins.

Montréal, 3 octobre 1918.

BROWN, MONTGOMERY & McMICHAEL,
Procureurs pour la requérante,
40-41-42-43-44

AVIS

The Scottish Trust Company

Avis public est par les présentes donné que la "Scottish Trust Company", fera demande à la législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour un bill amendement la charte de la compagnie et prolonger le délai fixé pour commencer à transiger ses affaires et autres fins.

Montréal, 3 octobre 1918.

BROWN, MONTGOMERY & McMICHAEL,
Procureurs pour la requérante,
40-41-42-43-44

"THE SENNEVILLE DEVELOPMENT COMPANY"

Avis est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le Lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du 29 août 1918, constituant en corporation M.M. Elbert William Westover, Edson Greenfell Place, avocats, George Wilton Rowlett, comptable, de Montréal, Jean-Saluste Lavary, huissier, de Longueuil, et Mariel Beaman, sténographe, de Westmount, pour les fins suivantes:

Acquérir, vendre et trafiquer des propriétés de toutes sortes, mobilières et immobilières, et de biens-fonds, mines, droits miniers, sources à gaz et d'eau, concessions forestières, droits de coupe, forces hydrauliques, droits de passage par eau, mortgages, hypothèques, actions, obligations et autres valeurs, exercer aussi le commerce d'assurances, finances et le commerce en immeubles.

Construire, maintenir, améliorer, changer et modifier des hôtels, maisons de rapport, résidences, bâtisses à bureaux, théâtres, entrepôts, usines, moulins, manufactures et d'autres édifices d'aucune et de toute espèce quelconque.

Assumer et entreprendre la gerance et l'administration de la propriété mobilière et immobilière;

Faire toutes les autres choses qui se rattachent ou tendent à l'accomplissement d'aucuns des objets ci-haut.

Aucun pouvoir accordé dans aucun paragraphe des présentes ne sera limité ou restreint par référence à aucun autre paragraphe ou déduction d'icelles, sous le nom de "The Senneville Development Company", avec un fonds social de vingt mille piastres (\$20,000.00), divisé en huit cents parts (\$20) de vingt-cinq piastres (\$25.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation, sera dans la Cité de Montréal.

H. BEAUREGARD

ENTREPRENEUR GENERAL
70 rue Saint-Jacques
MONTREAL

ECOLE D'EQUITATION

DE MONTREAL, 188 HUTCHISON
Téléphone Uptown 1426
Leçons d'équitation
Chevaux à louer.

JOSEPH FORTIER LTEE

FABRICANTS-PAPIETTES NEGOCIANTS
Atelier de Reliure, Typographie Gaurage et Relief.
Magasin de Papeterie Mercantile, Exportation, Fabrication, Importation, Système de livres de comptabilité à feuillets mobiles
310, Notre-Dame O., coin Saint Pierre — Tél. Main 444-445

HOTEL VICTORIA

Côte du Palais, Québec
L'un des plus riches hôtels de Québec — Quelques minutes de marche des gares du Canadien et du Canadien-Nord. — Excellente cuisine, service parfait. — Belles grandes chambres. Prix: \$3.00 et plus; avec bain: \$3.50 et plus.
Touristes et hommes d'affaires, venez au Victoria et vous serez satisfaits.
HENRI FONTAINE, Propriétaire
N.B.—Un magnifique théâtre de vues animées est juste en face de l'hôtel.

aux objets de la compagnie ou à aucun d'eux, et obtenir d'aucun tel pouvoir aucuns droits, privilèges et concessions que la compagnie croira désirable d'obtenir, aussi exécuter, exercer et se conformer à aucuns tels arrangements, droits, privilèges ou concessions;

Vendre, louer ou autrement disposer de la propriété et de l'entreprise de la compagnie, ou d'aucune partie d'icelles, pour le prix que la corporation jugera convenable, et spécialement pour des actions, débetures, obligations ou valeurs d'aucune autre corporation;

Acquérir, acheter ou assumer la totalité ou aucune partie du commerce, de l'entreprise, de la propriété, de l'actif, des privilèges, contrats, droits, de mandes, obligations d'aucune compagnie ou personne exerçant un commerce que la présente corporation est autorisée à exercer, ou en possession de biens convenant aux fins de la compagnie;

Souscrire ou acquérir par achat, bail ou autrement des actions, obligations, débetures ou d'autres valeurs d'aucune compagnie exerçant ou sur le point d'exercer ou de se livrer à aucun commerce que la présente corporation est autorisée à exercer, ou aucun commerce semblable à icelui, en tout ou en partie, et les vendre, les détenir, les remettre avec ou sans garantie, ou autrement en disposer;

Emettre des actions libérées, des actions-obligations, des bons ou d'autres valeurs de la compagnie en paiement d'aucun ou d'aucuns des objets ci-haut.

Faire toutes les autres choses qui se rattachent ou tendent à l'accomplissement d'aucuns des objets ci-haut.

Aucun pouvoir accordé dans aucun paragraphe des présentes ne sera limité ou restreint par référence à aucun autre paragraphe ou déduction d'icelles, sous le nom de "The Senneville Development Company", avec un fonds social de vingt mille piastres (\$20,000.00), divisé en huit cents parts (\$20) de vingt-cinq piastres (\$25.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation, sera dans la Cité de Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce 29 août 1918.
Le sous-secrétaire de la province, C.-J. SIMARD.
EDSON GREENFELL PLACE,
40-41-42-43 Procureurs des requérants.

Enseignez aux Enfants à Epargner

Les habitudes se prennent dans le jeune Age. Les enfants, à qui on enseigne la valeur de l'argent et l'habitude d'épargner, deviennent des hommes d'affaires excellents et des femmes capables.

La méthode la plus facile d'enseigner l'économie aux enfants, est d'ouvrir un compte d'épargne, pour chaque enfant (\$1.00 chacun suffit). Dès qu'un enfant a économisé un autre dollar pour ajouter à son premier dépôt, il, ou elle, apprécie mieux ce que représente un dollar, et ce qu'il représente au travail et abnégation.

LA BANQUE DES MARCHANDS

Bureau Chef: Montréal, DU CANADA. Etablie en 1864. Avec ses 32 succursales dans le Québec, 102 succursales dans l'Ontario, 1 succursale dans le Nouveau-Brunswick, 1 succursale dans le Nouveau-Écosse, 19 succursales dans le Manitoba, 21 succursales dans la Saskatchewan, 53 succursales dans l'Alberta, et 8 succursales dans la Colombie Anglaise, elle dessert très efficacement les parties rurales du Canada.

CLEMENCEAU

Nous reproduisons le bel article suivant que le "Journal de Genève" consacre au premier ministre de France, M. Georges Clemenceau:

"M. Clemenceau vient d'entrer dans sa soixante-dix-neuvième année. La France a salué avec respect l'anniversaire du président du Conseil. Ses adversaires, autant que ses partisans, ont rendu hommage à sa foi patriotique, à son verbe entraînant, à son admirable courage.

"De l'autre côté de la frontière, de l'autre côté du Rhin, des voix allemandes ont cité aux gouvernements prussiens l'exemple de ce vieillard qui ne se contente pas de prononcer de vibrants discours, mais qui imprime à l'âme de son peuple un dan victorieux.

"Vieillard? Le mot ne s'ajuste pas à la personnalité de M. Clemenceau. Ce serait pour lui vêtement trop étroit. Cet homme n'est pas un vieillard. On ne le compte pas un nombre de ces burgraves, promenant dans les couloirs d'un Parlement ou les cabinets d'un ministre leur parole sentencieuse et leur barbe d'augure.

"Ceux qui ont le privilège de connaître M. Clemenceau demeurent frappés de sa jeunesse. Sa voix sonne d'argent. Il se fait aux circonstances comme un bohème de vingt ans, tour à tour ami de Chaunard — le pouvoir — ou de Mimi — le grenier.

"Il faut avoir vu M. Clemenceau dans son bureau de journaliste pour comprendre ses idées et saisir les mobiles qui l'animent. De ce bureau, sans doute, partent bien des traits cruels, mais ce Vendéen, qui eût fait la guerre en sabots plutôt que de voir tomber la France, — cet ancien député à l'Assemblée nationale de Bordeaux, qui, aux jours sombres de la Commune, risqua sa vie pour sauver les généraux Lecomte et Clément Thomas avant qu'ils fussent assassinés par la populace.

"On accusait naguère ce polémiste redoutable de n'avoir eu qu'un souci politique: détruire. On lui reprochait de n'avoir pas su donner à son ardeur une formule. Accusations et reproches qui ne se renouvelleront pas. Dans l'histoire de la France, le nom de Georges Clemenceau rejoindra celui de Carnot, l'organisateur de la victoire.

"M. Clemenceau ne s'est pas cantonné, comme Rochefort, qui fut quelque temps de ses amis, dans l'opposition. Il ne s'est pas contenté, comme l'ex-député de Nounès, de stigmatiser les hommes et les choses d'un régime qui lui déplaisait; il accepta franchement et loyalement de se mettre à l'ouvrage le jour où il entendit l'appel de la patrie.

"La France ne l'oubliera pas. Les lettres, eux aussi, fussent-ils œillet blanc et talons rouges, se souviendront. Le pays de Paul-Louis Courier aura toujours de l'indulgence pour un pamphlet de style.

"Que l'on se souvienne de cette apostrophe, au temps de l'affaire Dreyfus:

"Les vainqueurs de Valmy auraient-ils donc gagné la mortelle contagion des vaincus? Que fais-tu, peuple, embrigadé dans des cadres de parti qui étouffent en toi la généreuse folie d'autrefois? Souviens-toi. Ils feront un douzain ou deux derrière Baudin pour mourir. Et pourtant on ne leur prenait qu'un mot: la République... Ou est le peuple? Le peuple généreux, le peuple noble que Michelet vit à son image? Qu'il se montre! Je l'attends, je l'appelle. Moi qui ne suis rien, je le somme de paraître. S'il ne vient pas, c'est que la France a vécu.

"C'est la force de M. Clemenceau d'avoir su toujours s'appuyer sur les sentiments de justice innés dans l'âme du peuple français. Ses coups de boutoir, ce qu'il y a même de parfois désordonnés dans les entreprises de ce lutteur ignorant volontairement les finasseries de cabinet, tout ce que lui fut pardonné en raison directe de ses actes.

"On peut discuter ses méthodes. Tout récemment, on a reproché au président du Conseil de s'être trop pressé de repousser les avances de Charles d'Autriche et de n'avoir répondu que par un discours à celles du gouvernement austro-hongrois.

"Il est incontestable que M. Clemenceau n'est pas un diplomate. Bien plus: il ne souhaite pas d'en être un. M. Clemenceau fait la guerre. Ce polémiste d'antan renonce aux polémiques: il se bat. D'autres viendront qui définiront la paix. Lui, il ne connaît qu'un but: la victoire.

"Voyez comme le peuple, ce peuple qu'il appelle il y a dix-huit ans au cours d'une crise intérieure, qu'il appelle encore aujourd'hui, voyez comme ce peuple lui répond.

"Est-ce à dire qu'en criant à la jeunesse française: "Allez, enfants de la patrie, allez à la victoire sans tache", M. Clemenceau sacrifie de gaieté de cœur à ceux qui, selon les lois de la nature, eussent dû faire cortège à ses dernières années? Non pas.

"Lisez ces lignes écrites sur le champ de bataille et vous saisissez ce que cet homme entrevoit par tant d'holocaustes, comme l'été fait un Châteaubriand, la vie supérieure nouée à notre propre vie:

"Si la terre pouvait dire, elle nous raconterait tous ces magnifiques recommencements d'histoire dont elle palpite encore que nous embaumons froidement en des pages sans vie. Une fatalité veut qu'elle se dérobe à nous dans les gouffres sans fond d'une gestation infinie. Elle se tait, mais le peu que nous savons de ce qui fut suffit à nous élever au-dessus de nous-mêmes, à nous faire une vie supérieure à notre vie, en nous rattachant à la grande chaîne, de fer et d'or mêlés, comme un anneau fragile, mais durable encore, entre des choses qui furent et des choses qui, par nous, auront été.

"M. Clemenceau a vu l'aurore de la troisième République; il fut à son baptême. Depuis lors, il a surveillé tous les actes de ceux qui prétendaient la conduire. Leur incontestable talent — qu'ils s'appellent Gambetta, Freyinet, Waldeck-Rousseau, Delessé ou Briand — ne désarma jamais sa critique. Ainsi s'était-il attiré de nombreuses inimitiés.

"Aujourd'hui, dans le rayonnement de l'oeuvre accomplie, ceux-là même qui subirent ses coups applaudissent à sa vaillance et saluent celui qui sut grouper en un faisceau splendide toutes les énergies de la France.

"Et c'est à ce grand patriote, à cet homme les dépassant de cent mille coudées, que les échevins de Montréal-Est ont essayé pieusement de faire la leçon.

Georges Lemeunier

Chef, fais l'appel de tes courtisans dans les instants difficiles. C'est celui sur lequel tu comptais le moins qui est près de toi.

Math. de Béarn.

Pour connaître la pensée de certaines personnes, il suffit, la plupart du temps, d'adopter l'inverse de ce qu'elles disent.

A. Demapart.

PENSEES TRISTES

Notre métropole, dont la gaieté est connue, ressemble plutôt à une nécropole avec ses maisons closes ainsi que des tombeaux et ses rares passants qui longent les murs, l'air terrifié, poursuivis on dirait par quelque fantôme méchant, acharné à leur perte. C'est que depuis un mois nous sommes — éternels vaincus — passés sous un nouveau maître, qui n'est pas l'Allemand pourtant, mais dont le joug est non moins redoutable. L'occupation de la Belgique par les Teutons a certainement coûté moins de vies, proportionnellement, que l'envahissement de Montréal par cette sinistre puissance qui sabre à droite et à gauche parmi l'élite de notre population comme chez le petit peuple. La grippe espagnole — puis qu'il faut l'appeler de ce nom — semble avoir trouvé dans notre ville depuis si longtemps négligée, le nid favorable à ses odieuses incubations. Vainement lui a-t-on jeté au nez, en guise de gaz asphyxiants, tous les désinfectants que nous possédions, c'est comme si on lui eût brûlé des cassolettes de parfum sous les muqueuses.

Rien n'a été épargné de la part des autorités pour conjurer le terrible fléau. Le dévouement et la science se sont installés au chevet des malades, mais la mort n'en continue pas moins son oeuvre. Le bon Dieu, qui ne se promène plus à dos d'âne, comme lorsqu'il fit son entrée à Jérusalem, mais dans une confortable limousine convertie en reposoir, a semé des bénédictions et des consolations par les rues, mais le fléau entêté a poursuivi son oeuvre, se moquant de l'eau bénite comme de l'acide phénique, du camphre et de l'eucalyptol. Des quartiers chics, il a gagné les faubourgs et c'est là qu'il délogera le plus difficilement, car il se fera rempart de l'ignorance et de la superstition de la population pour maintenir ses positions. Tel qu'elle est, notre ville est triste à mourir. La Judée devait avoir cet aspect désolé quand le roi Hérode ordonna le massacre de tous les premiers-nés du sexe mâle d'Israël et que le cri lamentable de Rachel pleurant ses enfants se répandait de rocher en rocher pour se perdre dans la neutralité insensible du désert.

Nous avons espéré que la beauté légendaire de notre automne et cette douceur épanouie dans les airs et sur les choses apaiserait la méchanceté du monstre. Est-ce qu'une belle dame dans la maturité de ses appâts, parée comme pour une fête, de colliers, de bracelets, vêtue d'étoffes chatoyantes qui devaient avoir les mirages de nos ciels violets et pourpres ne fit pas avec un rare bonheur le siège du vainqueur de Béthulie, le terrible Holopherne? Ou sait comment cette veuve rusée et séduisante endormit la furie du général babylonien et quels philtres agitèrent sur ses sens pour lui faire perdre le sentiment de la réalité et quels parfums elle substituait à l'odeur bien capiteuse du sang afin de faire tourner la tête

qu'elle rêvait de décoller de ce trône puissant. L'autome revêtu de ses beaux atours, fleurant le miel et les dernières roses n'a pas eu autant d'emprise sur l'insensibilité du fléau, plus boche que les Philistins eux-mêmes. Quand au milieu de la nuit nous entendîmes le tonnerre comme un guerrier à la dernière heure brasser ses ferrailles, nous eûmes un instant d'espoir et plusieurs se crurent sauvés, car les bonnes femmes nous ont toujours dit que la foudre tue les germes morbides de l'atmosphère et la régénère, comme soeur Anne poussa un cri de délivrance, quand au moment où Barbe-Bleue joignait l'état de ses doigts sur le cou de sa soeur, elle entendit le fracas des sabres et le toc toc retentissant sur la pierre des souliers ferrés et reconnut dans les guerriers, les chevaliers ses frères qui accouraient les sauver de la mort. Mais le tonnerre passa plus que les autres genres de l'air ne nous libéra des tentacules de la peste.

Nous sommes toutefois la proie de ce mal mystérieux dont l'origine nous échappe et dont nous ignorons les moyens d'action. Ses prodromes sont inconnus comme ses symptômes. Il s'insinue sournoisement dans le sang par les pores ou la respiration, on ne sait pas trop. Il échappe au diagnostic, à l'auscultation. Il est partout et nulle part. Il passe par la fenêtre comme un embrioleur, mais il n'a pas l'inconscience qu'on supposait autrefois aux fléaux, il ne frappe pas en aveugle. Il choisit parmi ceux qui sont bien en chair et forts en sang. En cela, il nous fait penser à l'infâme Louis XV qui, pour se guérir de sa sénilité, lui opposait le contact des épidermes d'adolescentes. Si nombreux furent les rapt et les enlèvements de pucelles qu'on crut que le monarque pour se rajourner prenait des bains de sang vierge. C'est notre jeunesse, qui est la proie du monstre. Mais nous sommes déjà saignés aux quatre membres, faut-il qu'il y ait des hécatombes sur les rives du Saint-Laurent comme il y en eut sur les bords de la Marne? Jamais l'impossibilité de la nature en face de tant de désastres, de catastrophes, de deuils et de larmes ne nous a semblé aussi évidente. Impassibilité hostile serait plus juste.

Quand la grippe emportait des valétudinaires, des arthritiques, des rachitiques, des souffreteux, nous y voyions une démonstration de la théorie darwiniste: "the survival of the fittest". La sélection naturelle s'opérait brutalement, si l'on veut, mais normalement et si nous avions à récriminer sur la manière par trop radicale du procédé, nous admettions qu'il ne manquait pas de logique. Mais quand la mort fauche les plus beaux épis du champ, ceux dont les grains serrés et lourds étaient pleins de promesse, quand ce sont de jeunes femmes dont le sein renfermait les germes de vie, qui sont marquées pour le cimetière,

quand ce sont de jeunes hommes aptes à repeupler notre province et à combler les vides faits par la guerre dans nos rangs déjà clairsemés qui sont les victimes choisies par le minotaure pour apaiser ses entrailles en feu, nous ne comprenons plus rien. Quelles sont les voies du destin providentiel, comment va-t-il se réaliser si tout ce que nous avons de viril et intellectuellement et physiquement est dévoré par le charnier? La race providentielle n'aura-t-elle que le néant pour récompense? Trop d'éléments sont acharnés à sa perte pour que nous ne tremblions pas pour l'avenir. Comme il va falloir redoubler d'efforts, de travail, afin de suppléer un nombre par la qualité! Nous ne pouvons plus sans danger maintenir pour notre survivance nous payer le luxe d'être ignares, fétichistes et paresseux. Il va falloir serrer les rangs pour se défendre et se protéger. Il ne manquera plus que le microbe de la discorde religieuse et politique pour tuer en nous tout ce qui reste de vitalité. Le voisinage de la camarade qui se promène bras-dessus bras-dessous avec nous aura du moins servi à quelque chose, si nous avons compris la vanité et le vide de ce monde vulgaire et laid où il nous faut pourtant exister et que plus d'un eût l'envie folle de faire sauter par une bombe formidable faite de tous les explosifs que les humains ont gaspillés depuis quelques années.

Nous n'avons pas su comprendre les leçons de la bonne vie, les enseignements de l'amour, nous devons nous rendre aux arguments préemptoires de la mort. Est-ce que déjà une éclaircie ne s'est pas faite dans l'opinion publique quand on a vu le décès de Paul Emile Lamarche revêtir le caractère d'un deuil national? Cette carrière, qui fut féconde même en se brisant, a donné à réfléchir à un grand nombre. Ce fut une leçon de haute morale pour la jeune génération. On a vu qu'il y avait quelque chose de "plus fort que la mort", c'est une vie consacrée au triomphe d'une idée, à la consécration d'un principe. Il existe une vérité qu'on n'avait pas trop saisie, car jusqu'à présent on n'avait fait que l'apothéose des arrivistes, des médiocres triomphants, c'est que l'homme se survit à lui-même par son oeuvre. Sans doute, nous aurions préféré à cette reconnaissance posthume de sa valeur des manifestations tangibles de l'enthousiasme populaire alors qu'il allait ensevelir ses déceptions dans la routine du fonctionnarisme. Une tristesse nous étreint le coeur à la pensée qu'il n'a jamais su combien il était aimé et admiré. S'il était vrai qu'on pût tressaillir dans sa tombe et s'émeuvir encore de ce qui se passe ici-bas, si les ondes hertziennes pouvaient porter à ceux qui sont partis la commotion des vagues que leur passage a agitées, s'il s'en était allé porté sur les ailes de cette sympathie comme ces héros de l'antiquité qui s'en allaient au ciel dans un char doré traîné par des colombes ou des aigles, s'il y avait eu dans son corps astral les répercussions de cet enthousiasme que soulevait l'annonce de son nom, si les accents de notre douleur avaient éveillé des vibrations dans la substance déshérisée de son être nouveau? Nous ne savons pas, hélas! si nous gardons en nous, comme la brèche marine, le murmure des bruits évanouis, le bourdonnement des sensations éteintes et si nous emportons avec nous la faculté de sentir et de nous émeuvir à jamais.

Plus d'amoureux dans les allées du parc Lafontaine, les oiseaux eux-mêmes ont fui depuis longtemps notre air empoisonné. Et quand le soleil, avec un bandeau sanglant sur son oeil, tel un grand blessé, penche son front dans l'étang aux canards comme pour le rafraîchir, personne n'est là pour le voir étreindre son reflet et s'abîmer dans sa gloire. Cependant, un grand oiseau aquatique perché sur une île artificielle a fait un geste qui est une révélation pour le penseur qui se débat dans la recherche des problèmes angoissants de l'heure actuelle. Avec un mouvement automatique l'oiseau qui peut être un cormoran ou simplement un butor plongeait sa tête dans l'étang aux trois quarts desséchés et avalait à tout coup une bête visqueuse et grouillante qui avait quatre pat-s'écrive avec franchise.

Dans un tarif fait par St-Louis, pour régler les droits de péage qui étaient dus à l'entrée de Paris, sous le petit Châtelet, on lisait que le marchand qui apporterait un singe pour le vendre, paiera quatre deniers; que si le singe appartient à un jouaillier, cet homme, en le faisant gambader devant le péager, sera quitte du péage, tant dût-il dire que de ce qu'il aura apporté pour son usage. De là vient le proverbe: payer en monnaie de singe, c'est-à-dire en gambades.

LE TERROIR

Le deuxième fascicule du Terroir, organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, vient de paraître, et ce numéro ne tient de rien en intérêt au premier dont on sait le succès. Ce deuxième fascicule comprend un superbe travail sur les banques par M. Jos. S. Blais, inspecteur général de la Banque Nationale; un article sur les problèmes de l'apprentissage par M. G. E. Marquis; "Un savant de chez nous, Provencher", par M. Geo. Maheux, entomologiste de la province; un article sur Pamphile Lemay, par Jean Sainte-Foy, et les échos de la Société. Ce numéro contenant 48 pages de matières variées et intéressantes ne se vend que 10 sous, et l'abonnement au Terroir n'est que de \$1.00 par année.

La Franchise

De l'Homme casqué

Il a fallu la guerre pour qu'on se souvienne de ce qu'il y avait de si bon dans la vie.

Donnez le coup de grâce à la GRIPPE ESPAGNOLE

En allant rendre visite à J. A. LABONTE L'EPICIER POPULAIRE 310 RUE DORCHESTER EST (près Saint-Denis) Téléphone—Epicier: Est 1391 Bureau: Est 1146 Qui vous munira de ce qu'il y a de mieux en STIMULANTS LES PLUS EFFICACES et vous débarrassera du danger de la terrible épidémie qui sévit actuellement. LE SEUL ACTUELLEMENT DE L'ABSINTHE SUISSE AUTHENTIQUE PERNOD FILS 68°

LE CIGARE "PELICAN" Est un HAVANE pour satisfaire le Connaisseur AUCUN CIGARE IMPORTE N'EST MEILLEUR CONSERVEZ LES BANDES LEGAULT, THOMPSON & CIE, LIMITEE 122 RUE SAINT-PAUL EST, MONTREAL — Téléphone: Main 2523

tes. Les petites comme les grosses, avec un air de volupté. Ce destructeur inconscient accomplissait son oeuvre sans remords et les paons qui le regardaient accomplir son petit manège n'en avaient pas l'air scandalisé.

Toutes les bêtes sont plus favorisées que nous puisqu'elles ignorent le tourment de penser. Aucune anxiété, aucune vision laide ne vient gêner leur joie de vivre, ce sont les rois et les reines de la création qui soumettent le monde à leur impassibilité. Elles bravent sans forfanterie la mort qui nous fait trembler et peuple notre esprit de cauchemars.

LE TONNEAU

Les Poilus aiment le pinard, ce bon vin de France qui met du coeur au ventre. Or dans le Bulletin des Armées, nous trouvons des pensées originales sur le tonneau qui contient cette précieuse boisson. Première pensée: "Ne faites pas aux tonneaux ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même."

GAMBADER

Dans un tarif fait par St-Louis, pour régler les droits de péage qui étaient dus à l'entrée de Paris, sous le petit Châtelet, on lisait que le marchand qui apporterait un singe pour le vendre, paiera quatre deniers; que si le singe appartient à un jouaillier, cet homme, en le faisant gambader devant le péager, sera quitte du péage, tant dût-il dire que de ce qu'il aura apporté pour son usage. De là vient le proverbe: payer en monnaie de singe, c'est-à-dire en gambades.

UN POEME

Dans Sic, organe des "maîtres chanteurs" du moderne, aidé de quelques farceurs, dit un confrère parisien, on trouve des "poèmes" ronflants dans ce genre:

Rase-toi de près. Il fait soleil. Tu bois donc la lumière. Jue tu es ivre aujourd'hui!

Cours, cours en ouvrant les bras. Livre-toi tout entier. Comme un fleur, ri ri ri ri ri tr tr tr tr tr. Oui, je sais que tu m'attends au coin du pont, etc.

Encore deux ou trois lignes de ce genre, et ça fait un poème. Si vous avez compris...

Dans la sape

De Pépère: L'autre soir, au poste de secours, le lieutenant, voulant dépeindre la hâte avec laquelle un homme venait de rentrer dans une sape à une arrivée de 210, disait: — Il y est entré horizontal!

NOTES DE LA SEMAINE

La mort de sir Evariste Leblanc, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, a causé de profonds regrets dans nos milieux officiels et sociaux, ainsi que chez les nombreux amis que possédait celui qui fut de disparaître.

Ce fut un rude lutteur au cours de sa carrière politique, que Sir Evariste Leblanc, mais son amabilité et son excellent coeur firent que s'il eut de nombreux adversaires il n'en eut pas d'ennemis.

Nous déposons nos hommages sur sa tombe et nous prions sa famille d'agréer toutes nos sympathies.

Sir Charles Fitzpatrick a été nommé lieutenant-gouverneur de la province de Québec en remplacement de Sir Evariste Leblanc. Cette nomination ne semble pas avoir été accueillie avec beaucoup d'enthousiasme par les Canadiens-français, libéraux comme conservateurs. On n'est pas content parce que le nouveau lieutenant-gouverneur est Irlandais. Toujours les questions de races!

L'organe du cardinal Bégin avait réclamé la nomination d'un Canadien-Français à ce poste. On n'en a pas tenu compte à Ottawa.

Mais de quoi se plaint-on? La province de Québec n'a pas voulu élire un seul ministre canadien-français pour la représenter dans le cabinet fédéral.

Les officiers de l'armée régulière canadienne qui sont restés au pays, dans les états-majors, depuis le commencement de la guerre, ont été l'objet d'injustes critiques de la part de certains journaux. Or nous trouvons dans le Canadian Official Record, que nous venons de recevoir, l'explication et la justification de la conduite de ces officiers.

Ce journal, publié sous l'autorité du gouvernement fédéral, dit en substance, que tous ces officiers ont demandé à partir pour le front, mais que cette permission leur a été refusée parce que leurs services étaient indispensables au pays. On avait besoin d'officiers d'expérience pour organiser les corps expéditionnaires et ces officiers ont rendu des services aussi précieux que ceux qui commandaient les troupes sur le champ de bataille.

L'ordre émané récemment permettant à ces officiers d'aller au front, a aussi été mal interprété par certains journaux. Cet ordre n'obligeait aucun de ces officiers à le faire et comportait des restrictions telles que le consentement des commandants de districts militaires, devant déclarer qu'ils pouvaient se dispenser des services des officiers désirant partir.

Voilà comment on s'expose à être injuste quand on se permet de se mêler de choses que l'on ne connaît pas.

A une séance de la Commission Scolaire de la ville de Montréal, sur proposition de M. l'abbé Brophy, les commissaires ont siégé à huis clos pour discuter la question de l'uniformité des livres.

Nous protestons contre ce mode de procéder, parce qu'il est d'abord contraire à la loi décrétant que les séances de la Commission Scolaire doivent être publiques, puis parce que les pères de famille ont le droit de savoir ce qui se passe lorsqu'on discute une question comme celle de l'uniformité des livres, intéressant leur bourse.

Autant soumettre la question aux cardinaux réunis en consistoire à Rome.

Nous trouvons dans l'Action Catholique, de Québec, le texte de la lettre que le pape vient d'adresser aux archevêques et évêques du Canada.

Cette lettre traite des questions de races et de la diversité du langage, et fait bon marché des revendications des catholiques canadiens-français en faveur de la langue française. A Rome, on semble considérer que les Canadiens-Français ne présentent pas le poids, de l'or, ce que M. Omer Héroux va avoir à nous expliquer.

Nous commenterons plus longuement cette lettre dans notre prochain numéro.

Dans le Devoir de lundi dernier, M. l'abbé Maurice terminait victorieusement sa polémique avec le regrettable Paul Emile Lamarche, sur l'enseignement primaire. La mort lui a permis d'avoir le dernier mot.

Marcel Lebon

ECONOMISEZ POUR ACHETER et ACHETEZ POUR CONSERVER Les obligations du prochain Emprunt de Guerre H. M. CONNOLLY & CO. Banquiers et agents de change à la Bourse de Montréal. 106 --- TRANSPORTATION BUILDING --- 106

Tunnel Mont Royal Ouverture Oct. 21 La Nouvelle Ligne Courte Montreal-Ottawa CONVOIS DIRECTS ENTRE MONTREAL, OTTAWA ET TORONTO Wagens-salons directs Wagens-lits directs